

reux. Ils ne savent pas que la vie de cet homme m'est aussi précieuse que la leur. Montmayer mort, mon père est à jamais perdu. Je ne veux pas qu'il meurt !

Elle remonte en courant. Elle frappe chez le misérable.

—Jean ! Jean !

Il vient ouvrir, il a reconnu sa voix.

—Qu'est-ce ? Vous avez peur ? Entrez. Je vous protégerai.

—J'ai peur, mais non pas pour moi.

—Pour qui donc ?

—Pour vous.

—Je ne cours aucun danger.

—Vous vous trompez. Tenez, écoutez ces voix irritées.

D'en bas. On criait toujours :

—Ouvrez, pour la dernière fois, au nom du diable.

—Ces voix, vous ne les reconnaissez pas, mais je les connais, moi. Il y a là trois hommes qui vous ont voué une haine mortelle. Il y a là Pascal et Henri Doriat et Gauthier Bourreille. Comprenez-vous maintenant et croyez-vous que vous ne courez aucun danger ?

—Que peuvent-ils contre moi ?

—Cela serait bientôt fait de vous accuser de trahison et de vous faire passer par les armes. Sauvez-vous. Cachez-vous.

—Tu m'aimes donc ?

—Je ne veux pas que vous mouriez.

—Tu m'aimes donc, répéta-t-il avec passion.

—Vite, cachez-vous, je vous en prie.

—Non. Je reste, si tu ne réponds pas à ce que je te demande.

—Oui, Jean, dit-elle, les yeux flamboyants, je vous aime. Il faut bien que je vous aime, puis-que je crains pour votre vie.

—Alors, je vous obéis.

La pluie avait cessé sur ces entrefaites. Les nuages venaient de se dissiper sous la poussée de coups de vent du nord. Le ciel, déblayé tout à coup, était redevenu presque entièrement bleu. Des étoiles scintillaient et la lune éclairait maintenant le paysage de sa douce et tranquille lumière. Montmayer descend avec précaution. Il sort, derrière, par le jardin clos de murs, pendant que Doriat, Bourreille et d'autres, brisent la porte, se précipitent dans la maison. Dans le jardin sont les ruines d'un puits profond, desséché depuis longtemps. Il est facile, quoique périlleux, d'y descendre, en se servant des pierres qui forment comme des escaliers branlants au-dessus de l'abîme. C'est là que Montmayer s'est réfugié. C'est là, à dix mètres sous terre, qu'il s'abrite dans une excavation produite par des infiltrations. Il attend. Il écoute. Derrière la porte qu'ils ont enfoncée, les Doriat et Bourreille trouvent soudain une jeune fille, pâle et résolu. C'est Lucienne. Un moment, ils restent interdits. La jeune fille n'a rien perdu de la fierté de son allure. Elle ne baisse pas les yeux. Et brièvement :

—Que voulez-vous ? Que demandez-vous ?

—Montmayer, l'espion, le traître.

—Il n'y a ici ni espion, ni traître. C'est une vengeance particulière que vous voulez satisfaire. C'est la haine contre cet homme qui vous pousse ici.

—Eh bien, soit, c'est la haine, dit Gauthier. Où est-il ?

—Il est parti.

—Tu mens.

—Il est parti. Il est maintenant hors de danger.

—C'est aux Prussiens qu'il est allé demander asile !

—Peut-être. Mais il est loin.

—Tu mens, te dis-je. Il n'a pas eu le temps de s'enfuir. Il se cache dans la maison. Nous allons fouiller toutes les chambres, viens avec nous.

—Soit.

—Misérable ! misérable créature ! sans cœur et sans honte !

—Vous n'avez pas le droit de m'insulter, Gauthier. Je suis libre de moi, libre de mon cœur.

Gauthier, dans la surexcitation de sa passion, car il l'aime toujours, de son désespoir et de sa colère, lève les deux poings fermés, comme s'il voulait la battre. Un peu de sang froid l'arrête. Ses bras retombent et il murmure avec dégoût :

—Une créature que j'avais mise si haut dans mon cœur, dans mes espérances, dans mon orgueil, descendue si bas, si bas ! Viens, suis-nous, montre-nous tous les coins de cette maison.

Ils l'entraînent, en courant. Elle les suit, docile. Ils ne trouvent rien. Une rage les prend.

—Il est ici ! Où se cache-t-il ? disait Gauthier.

—Je ne vous le dirai pas.

—Tu l'aimes à ce point ! Si je te tuais, pour-tant !

—Tue-moi. Je ne dirai rien.

—Ah ! comme tu l'aimes ! comme tu l'aimes !

—Je l'aime, c'est vrai !

Tout à coup, du bruit vers la porte attire leur attention. Ils se retournent. Un homme est-là, debout, qui les écoute. C'est Jean de Montmayer.

—Me voici, dit-il, que me voulez-vous ?

Ils s'élançant vers lui et l'entourent. Lucienne voudrait le protéger. Il est trop tard. Il est prisonnier. Ils l'entraînent. Mais au moment où ils vont sortir, la fusillade éclate au dehors. Les clairons des Prussiens annoncent l'alarme. Les francs-tireurs vont être cernés. La garnison de Garches a été prévenue. Tous les Allemands sont sur pieds. Du puits où il se cachait Montmayer a entendu résonner le pas lourd et cadencé des troupes qui s'approchaient et dont le bruit arrivait jusqu'à lui distinctement. Voilà pourquoi il est sorti. Et il avait entendu Lucienne qui le défendait contre Gauthier.

—Nous sommes perdus, dit Pascal.

—Les Prussiens arrivent par les bois et le jardin. Le chemin est libre par la fabrique. Fuyons.

Et Pascal et Henri, se croyant suivis de Gauthier disparaissent. Montmayer, Gauthier et Lucienne reste en présence. A la fusillade des Prussiens répondent les chassepots français. Les vitres se brisent. Les portes se trouent. Les balles s'enfoncent dans les murailles dont elles enlèvent les tentures et de larges plaques de chaux. Montmayer, silencieux, regarda Lucienne. En présence du danger que court Gauthier, que va-t-elle faire ? Elle est dans une angoisse inexprimable ! La folie heurte sa tempe et fait bouillonner son cerveau. Un mot peut la trahir, moins qu'un mot : un geste !

—Gauthier, vous êtes perdu si vous ne fuyez pas. Les Allemands ne font pas de prisonniers parmi les francs-tireurs. C'est la mort, s'ils vous surprennent.

—Eh bien, autant la mort !

—Cependant, Gauthier...

—Faites-moi grâce de votre compassion.

—A quoi servirait votre mort ?

Il tressaille. Son regard se croise avec celui de Montmayer.

—C'est vrai, Lucienne a raison. Je veux vivre. Jusqu'à ce que j'ai réglé mon compte avec vous.

—Soit ! dit Montmayer, très calme.

Gauthier disparaît à son tour par le chemin qu'ont suivi tout à l'heure Pascal et Henri Doriat.

—Je doutais de ton amour, dit Montmayer.

—Et maintenant ?

—Maintenant, je ne doute plus !

Dans la cour, des pas précipités. Un homme surgit : Gauthier.

—Cerné ! dit-il. Il faut mourir. Je viens mourir près de toi !

La fusillade est intense. Gauthier n'a pas d'armes. Les Prussiens se rapprochent au fur et à mesure que les Français s'éloignent. Lucienne, dans un accès de folle terreur :

—Mourir ! mourir à cause de moi ! mourir près de moi ! Mais je ne veux pas. Ton sang, toute ma vie, trouble-ait mon sommeil.

Et lui montrant le puits en ruine dans le clos :

—Là ! là ! dit-elle haletante. Tu seras en sécurité.

Gauthier se précipite. Quelques secondes se passent. Il semble s'être évanoui sous la terre. Montmayer est repris de ses soupçons.

—Que vous importait la vie de cet homme, moi, je l'aurais laissé mourir !

—Un Français ! un compatriote ! un soldat !

—Non pas, pour moi ni l'un ni l'autre, mais seulement un homme qui vous a aimée et qui vous aime encore, par conséquent, un ennemi !

Et brutalement, lui serrant les poignets à les briser :

—Avoue donc.

—Quoi ?

—Tu l'aimes toujours !

—Je vous jure.

Il la repousse. Une idée lui vient. Tout à l'heure il saura s'il avait raison de se défier d'elle. La fusillade crépite dans le lointain. Une compagnie de Prussiens poursuit les francs-tireurs ; la fabrique est envahie. La nuit est transparente. La lune éclaire cette colère des hommes. Au dehors, le combat s'éloigne de plus en plus dans les bois, dans la vallée. A la fabrique, le drame continue. Une dizaine de Prussiens sont entrés dans la maison d'habitation. Ils entourent Lucienne et Montmayer. De rauques exclamations sortent de ces lèvres embroussillées d'une barbe blonde ou rousse. La fureur éclate dans leurs yeux. L'alerte de cette nuit a ranimé toutes les haines. Cependant il y a eu peu de morts. Les coups s'échangeaient derrière les murs et dans les arbres, à l'aveuglette. De part et d'autre on se faisait peu de mal. Le jardin, maintenant, est désert. Un officier interroge Montmayer dans un mauvais français. Montmayer répond en allemand pour le mettre plus à l'aise. On l'accuse d'avoir favorisé l'entrée des francs-tireurs. Montmayer se défend, mais on ne réussit pas à les convaincre. Frantz Schuller s'approche et parle bas à l'officier. Alors, celui-ci à Montmayer :

—Le sergent affirme qu'un franc-tireur, un des trois qui se sont introduits dans la salle de la fabrique, est encore chez nous. Il a cru apercevoir les deux autres qui s'enfuyaient, a tiré sur eux et les a manqués. Le troisième, où est-il ?

Montmayer et Lucienne échangent un rapide regard. Si rapide qu'il eût été, l'Allemand l'avait surpris.

—J'en étais sûr, dit-il, vous cachez un franc-tireur.

Il fait un signe à trois hommes, qui se jettent sur Montmayer et lui tordent les bras, le mettant dans l'impossibilité de s'enfuir.

—Où est le soldat ? demande l'officier qui s'impatiente.

Lucienne se sent mourir. Que va-t-il se passer ? Gauthier est là, près d'elle, de l'autre côté de la fenêtre ! Si Montmayer parle, le jeune homme est perdu ! Si Montmayer se tait, qu'arrivera-t-il ?

—Je vous prévient, dit l'officier à Jean, que si vous ne me répondez pas, si vous ne me livrez pas cet homme, je vous fais fusiller immédiatement et je brûle la fabrique.

Lucienne tremblait, vaincue par l'épouvante. Elle était terrible, aussi, cette situation. Que dire ? que faire ? La vie de trois hommes se jouait en ce moment. Celle de Montmayer, s'il continuait à se taire. Celle de Gauthier, si Montmayer parlait. Celle de Doriat, si Montmayer mourait. Car, à tous les tragiques événements de ce drame était intimement mêlé le condamné à mort. Il planait sur les personnages, justifiait leurs actes, dictait leur conduite.

—Vous avez cinq minutes pour réfléchir, dit l'officier.

Et il attend.

—Lucienne ! appelle Montmayer.

Elle tourne vers lui sa tête pâlie par tant d'inexplicables terreurs :

—Tu l'as entendu ?

—Oui.

—Réponds-lui toi-même !

—Mon Dieu ! mon Dieu ! c'est horrible !

—Réponds-lui. Je t'en laisse le soin.

—Que dire ?

—Ce que ton cœur te dictera.

—C'est horrible ! Je ne puis pas. Je ne puis pas.

—L'aimes-tu ?

—Non.

—Et moi, m'aimes-tu ?

—Oui.

—Eh bien ! il faut que tu choisisses, lui ou moi. L'un de nous deux doit mourir. Moi, tout de suite, si tu gardes le silence ; lui, demain, si tu parles. S'il est vrai que tu ne l'aimes pas, pourquoi hésites-tu à le livrer ? S'il est vrai que tu m'aimes, pourquoi hésites-tu à me sauver ?

—Mon Dieu ! mon Dieu ! répétait-elle.